

Je lis en toi comme dans un livre ouvert

C'est très étrange d'ailleurs : ce chemin, celui de la pluie, les graviers qui tombent sur elle, obliques, ondulent et pétillent les branches et les feuilles roulées dans leur croissance, à dériver des lenteurs font des ombres de phasme sur le ciel. Les cheveux défaits d'une Perséphone qui court en remontant de terre et s'encoule dans les équinoxes, sont le signe d'une vie qui n'a pas encore été dite. Le chemin mène à une bibliothèque, mais ce n'est pas le chemin qui y mène, le chemin part et se rend dans la distance qui sépare le marcheur de son point de départ, comme si j'étais devenu vieux en l'espace d'une seule seconde. Eclats aveuglants, tranchants, ineffables. Savait-on seulement dans quelle direction, vers quel livre, sur quel carrefour se logerait bientôt l'attention passagère ? Non sans doute. C'est le printemps et on a tout oublié, pour grandir. Le seul souvenir (parce qu'il vient du bas, du ventre total en équilibre sur la terre) est ce visage et cette main qui se croisent sur l'oreille, comme pour entendre la mer. C'était une femme, presque une jeune fille, à en croire les formes ou l'haleine, à en sentir la dérive pénétrante, la blessure lente. Elle aurait eu l'opportunité de dire quelques mots peut-être, avec sa bouche en conque, ses yeux d'onnagata, et sa rime fière à la base-cambure du dos. Maintenant elle parlait ce mot gravé au stylo sur la tablette marine qui me faisait face dans la bibliothèque, ce seul mot, recouvert par trois livres sur la pensée d'Héraclite et qui fuyaient comme de leur propre force vers leur fenêtre disponible — pouvoir des mots imprimés de s'imprimer sur le corps de celui qui les lit. Allées et venues d'une joue, ou tel fragment de l'arrête du visage qui fleurte avec l'écran de ma peau, comme ferait un cétacé venu respirer à une surface, dans l'ignorance la plus accomplie, pour disparaître là où se referment les eaux. Lorsqu'elle se mêle à d'autres destins et à d'autres formes charmées de leur poids profond, — et le ciel le soir s'assombrit si vite ! — elle aussi, création partielle, mais créatrice intégrale, lorsque autour de son buste se lient les feuilles diverses du fleuve, naît dans cette unité avec tout, et naît toujours en dehors de l'unité, vers autre chose, née elle-même de son contraire. Contraire qui était la configuration spectrale d'un moment dans la marche téléologique que j'étais, voix bouillonnante, saule qui relève ses branches, dernier regard fier du lion au soleil entrain de crever. Mais qui crève ? Essouffler les fauves, ce fut son œuvre, à passer à travers moi dans un élan qui la détache complètement d'elle-même, se lance dans les yeux, ces yeux, les miens, pour tendre ce corps, goûter le son que fait sa corde tendue, à l'oreille, et lance enfin, plus loin que tout, — plus loin encore d'elle-même : tel le trait bleu d'un arbre esseulé à l'apogée d'une civilisation tout juste entrain de naître, je suis. Tant de choses meurent, meurent si la nuit est noire qui consume les hommes dans son giron rythmé, seulement si je suis, naissant dans la mort, à contempler la vie qui naît du hurlement de ces cavalcades. Si je vous disais que les feuilles mortes préparent la vie d'autres végétaux, qu'alors même que la douleur sévit sur un corps, laboure et rogne, c'est une joie plus grande qui demande à naître ; que c'est aussi de la qualité de nos morts que

dépend le sort des vivants façonnés par ces disparitions précises ; qu'ainsi, de toute chose naît son contraire, et qu'ainsi les contraires sont un par la naissance : vous demanderiez ce qu'est alors la naissance. — Surface totale sur laquelle tout se détache à nouveau. Semblant dire : je lis en toi comme dans un livre ouvert. Et le un devient deux, et du deux sexué commence la pullulation des formes, nous éloignant peut-être du réceptacle, le réceptacle qu'on ne retrouve alors que par le deux lorsqu'il a enfanté en deçà de lui-même à l'autre bout du temps. Et tout cela n'est encore que l'histoire d'un instant, alors que cette répétition d'amoureux suicides ne cesse de relancer le devenir dans ses lointains les plus atroces et les plus beaux... Reste que — cette belle totalité n'est rien à son tour sans le mensonge qui divise les espaces, sans cette œuvre de la puissance dont l'homme méconnaît la vérité parce qu'il n'a pas la force suffisante pour tout laisser devant elle, pour tout laisser, reposé en pleine lumière, au zénith de l'absurde, ainsi d'en assumer la loi d'airain — que : à voir tourner des personnes de la vie de tous les jours dans les couloirs de la bibliothèque, entre les rayonnages, les lettres, les étiquettes, les intervalles pudiques, on croirait volontiers que se déroule là une vie oubliée, et qui n'a guère d'effort à produire pour acquérir la réalité. Pourtant elles aussi déroulent le tamis sensible où viennent s'enraciner et tantôt se défaire les heurts lyriques de la volonté de puissance. Et elles doivent tour à tour se battre, se rendre ou se défendre, et vaincre, et succomber. Fourmillement multicolore qui parmi les ouvrages répertoriés au grand index général de l'humanité cherche sa distance infuse, sa pureté dans la sensation, qui ne parvient à se faire imprimer et à imprimer qu'à mesure qu'elle peut à soi-même devenir plus incomplète, et comme suspensive. Ma rencontre de tout à l'heure tendait ainsi, quelque part, dans l'entre-deux du réceptacle, du toujours entrain de naître en sa perfection dernière, cherchait à se fondre avec ma nature vécue telle la pièce d'un puzzle dont la pluie composait par mesure le chemin infini et total — on verra là, à juste titre sans doute, quelque chose qui s'échappe... Il y a un arbre à côté de la bibliothèque dont je parle de manière particulière, parce qu'il émane de lui une vie qui fait pâlir tous les feuillets des livres étalés à l'intérieur sous des stroboscopes et des lampes frontales, qui les auscultent et les triturent, et font vivre ces ouvrages, comme des golems dont ils sauraient tracer l'aemeth et le meth. Et qu'y a-t-il de l'arbre, du livre, jusqu'à l'écran d'ordinateur ? Les mots imitent l'écorce, les sillons, et là l'écorce, sa qualité rugueuse, sont d'autant plus nécessaire, comme résistance sur cette page par trop lisse d'un magnétisme qui nous échappe. Un livre devient actif sur le corps de celui qui le lit quand ce dernier lui tisse des racines dans les jambes, et dans le ventre, l'éclaire de sa pensée (elle est le fruit d'une somme intense de sacrifices et d'intégrations), la tire en haut et l'ingère par l'extérieur de sa calotte de succès damnés. Sous cet arbre, il se peut qu'une jeune fille qui était une femme ait couru puis se soit presque arrêtée tandis qu'elle reprenait la marche ; qu'elle ait levé le visage la main portée à la croisée de l'ouïe et du son. Elle aurait écouté le bruit des quanta que la science ne sait pas encore voir. Et dans l'exercice de ce moment précis, saura-t-on jamais si il y avait eu nécessité, à ce battement, ce battement de cil derrière des lunettes fumées à en rendre la cause efficiente obsolète, non parce qu'en lui interviendrait la hasard providentiel ou un absolu de chaos, mais parce qu'il était mon point de départ et fut mon point d'arrivée avant même que jusqu'à la bibliothèque mes pas m'aient mené ; et cette nécessité étant pourtant ce que tout le monde se recommande sans cesse, il fallait aux yeux le temps de s'acclimater à la lumière d'un tel seuil, et à la foulée d'une danse qui s'amorce en bondissements — comme un cheval, si l'on veut, ou comme le serpent qui l'attaque, mais c'est, je le répète, une question d'amorce : — la force qui commande à comment se produira l'entrée dans la danse. Une sorte de volonté de pureté dans l'excès.

Que suis-je moi d'autre qu'immensité ?

La douleur, l'âpreté de la résistance qu'il faut donner au livre, pour ne pas passer au travers des mailles, mais rebondir, le plus de force le plus de profondeur dans l'élan.

Lisant, c'est à devenir dans l'acte d'écrire qu'il faut aller, personne n'a raison a priori, mais le livre relève d'un acte qui seul en fait une œuvre, les jardiniers ont la leur. Le mimétisme de gestes répétés cent fois, de lignes apprises par cœur, de mots constellés qui ressortent comme des trombes de feu dans ces moments où un vaste silence soudain vous entoure et menace de vous étouffer,

Et comment serais-je, quand je serais devenu vieux, que mes cheveux seront devenus gris ?

Mon cœur lui aussi sera-t-il devenu gris, ou bien poivre et sel ? M'aimera-t-elle encore ?

N'est-ce pas là aussi, comme avec les livres, comme avec le vin, qui ne se bonifient que parce qu'ils ont passé une secrète alliance avec l'air du temps, avec les époques, ayant accepté d'entrer dans ce jeu où l'un se transforme en l'autre, ne laissant ni l'un ni l'autre inchangé ?

Aux saints de glace, le cœur cambré à la crête des vagues, tandis que le vent froid étire sur le front d'azur les mèches blanches et les cyprès des nuages

*

Mathias Clivaz

Juin 2006